

Qui veut tuer Enzo Fortezi ?

Ce matin, j'ai reçu un courrier envoyé par maître François Karl, l'avocat du gangster Enzo Fortezi. Membre éminent du grand banditisme, il purge actuellement différentes peines à la prison des Baumettes.

Je me nomme Marco Di Matteo, journaliste à Marseille, au quotidien La Méridionale. Également écrivain amateur, à mes heures perdues. Je ne fais pas mon âge et je profite de ma légère ressemblance avec l'acteur Richard Gere pour tomber quelques filles.

À l'automne de ma vie, je mène une existence calme. Je m'organise pour me mettre à l'abri de tout problème et de tout stress. Je passe le plus clair de mon temps, à enchaîner des balades au fil des chemins creux, à arpenter les sentiers des calanques, et à me perdre dans des panoramas de mer incendiée. J'en reviens le sang réchauffé et la tête remplie de rêves.

Cela, c'était jusqu'à aujourd'hui !

Pas une seconde je n'aurais pu imaginer que le courrier de l'avocat puisse transformer ma vie en cauchemar. Pas une seconde je n'aurais pu envisager que tout bascule au point de sombrer dans une folie criminelle.

Oui, sans cette lettre, ma destinée se serait déroulée tout autrement !

J'ai fait la connaissance d'Enzo, lorsque j'étais jeune reporter. Cela remonte à la fin des années quatre-vingt, quand j'étais encore fier de mes idéaux et de mes certitudes. Je venais juste d'être embauché par mon « canard ». J'étais responsable de la rubrique des « faits divers ». Mon secteur, englobait les quartiers nord de la ville. Cette rubrique couvrait ce que l'on appelle les chiens écrasés et la petite délinquance.

Ces quartiers m'étaient inconnus. Mais c'était désormais mon domaine journalistique et il fallait me l'approprier rapidement. Ce n'étaient pratiquement que des amas de cités : La Bricarde, la Solidarité, La Savine, la Paternelle... Des ensembles en béton, comparables à des déserts urbains. Il n'y avait plus rien, plus un seul magasin où l'on pouvait aller s'acheter un paquet de clopes ou une bière.

La délinquance avait eu raison de tous les commerces. Les habitants devaient aller faire leurs courses au Carrefour du Merlan ou au Centre de Grand Littoral.

Pour la plupart des Marseillais, ces quartiers, n'étaient connus que par l'intermédiaire des journaux ou des écrans de télévision. Il s'agissait de zones depuis longtemps déshéritées, et rejetées par les municipalités successives. Les gangs en avaient profité, au fil du temps, pour occuper le terrain à leur usage propre.

À cette époque, la pègre marseillaise se scindait entre la branche corse, l'italienne et la maghrébine.

Enzo serait, quelques années plus tard, le patron de la mafia italienne à Marseille. L'expression *Capo di tutti i capi*, ou *Capo dei capi*, signifie « chef de tous les chefs » en italien. C'est un titre principalement utilisé par les médias, pour faire frissonner le grand public. Mais le mot lui plaisait. D'ailleurs, ses courtisans n'avaient de cesse de l'en gratifier pour s'attirer ses bonnes grâces.

Je l'avais rencontré à mes débuts au journal, dans un restaurant de mon quartier. La patronne Honorine y cuisinait la meilleure bouillabaisse de Marseille. Dans sa cuisine souvent, elle me montrait les différentes espèces de poisson nécessaires : rascasse, saint-pierre, galinette, baudroie, fielas, vive, girelle... Rien que du poisson de roche, pêché du jour. Pas comme chez d'autres, qui les recevaient durs et froids comme la pierre. Et pour couronner le tout, c'était la reine de la rouille.

Mais pour la déguster sa bouillabaisse, nous devions être au moins huit à dix convives, alors elle n'était jamais à la carte. Il fallait la commander bien à l'avance afin d'accommoder tous les poissons nécessaires.

Chez elle, on se retrouvait toujours entre connaisseurs. Et Enzo faisait partie des amateurs de la cuisine d'Honorine.

Alléchés par ses spécialités, nous faisons abstraction de nos différends. Et nous nous rassemblions tous, gangsters, flics, journalistes et autres, autour d'une grande table, dans la petite cour ceinturée de vigne vierge. Chacun se plaisait à commenter les recettes. C'étaient des instants de pur bonheur, on ne le réalisa que bien plus tard.

Enzo, comme moi-même, étions jeunes à l'époque. Il avait dans les 25 ans et n'avait pas atteint le stade des chefs. Il devait encore mettre les mains dans le cambouis, pour passer des machines de jeu à la prostitution, puis du racket au trafic de stupés.

Ces repas me permirent de faire de bons papiers, finement documentés, rien qu'en tendant l'oreille. Bien sûr, tenant à la vie, j'évitais toujours prudemment de citer mes sources.

Côté flic, il y avait Ange, avec qui j'avais tout de suite sympathisé. Ange Casanova, un pur produit corse, avec sa générosité, son exubérance et sa faconde. Une masse de muscles, un mètre quatre-vingt-dix sous la toise, une tête ronde aux yeux bleus et aux cheveux déjà clairsemés. Il avait cette bonne tête de ceux qui d'emblée inspirent confiance. Une « bouille » assez proche du souvenir que j'avais gardé de certains de mes oncles dans mon enfance. Des êtres chaleureux et réconfortants que l'on a spontanément envie d'appeler « tonton ».

Il dissimulait sous son costume beige, une magnifique collection de tatouages. Couvert d'œuvres artistiques du plus bel effet, son corps était devenu, au fil du temps, une galerie d'art itinérante dont il était très fier.

Il vantait son île et toutes les denrées qu'il en rapportait, de chacune de ses visites au village. En bref, c'était un ami et un bon vivant. Toujours prêt à déguster un plat de charcuterie corse, du cabri en ragoût ou des cannelloni au broccio, « faits maison ». Et pas d'eau pour accompagner tous ces plats, rien que du produit naturel, comme un bon vin de Balagne.

Après la fermeture de notre restaurant favori, à la suite de la disparition d'Honorine, notre plus grand plaisir fut de nous retrouver de temps en temps dans celui de sa cousine Paula. Un vrai coin de corse où les gens se saluaient encore avec un « pace e salute », commençaient par un apéritif au vin d'orange et finissaient par un excellent fiadone accompagné d'un alcool de myrte familial à faire damner un saint, corse, évidemment.